

"Dans Taormine en fleurs - L'Europe malade reprend des forces" dans Paris Match (18-25 juin 1955)

Légende: En juin 1955, l'hebdomadaire français Paris Match rend compte des enjeux et de l'ambiance qui ont marqué la conférence, les 1er, 2 et 3 juin à Messine, des ministres des Affaires étrangères des six pays membres de la Communauté européenne du charbon et de l'acier (CECA).

Source: Paris Match. 18-25- juin 1955. n°325. Paris. "Dans Taormine en fleurs-L'Europe malade reprend des forces ", auteur:Clerc, Michel , p. 18-20.

Copyright: (c) Michel Clerc

URL:

http://www.cvce.eu/obj/dans_taormine_en_fleurs_l_europe_malade_reprend_des_forces_dans_paris_match_18_25_juin_1955-fr-9ef2852d-bd28-4102-b815-17foe47e8179.html

Date de dernière mise à jour: 31/10/2016



DANS TAORMINE EN FLEURS

L'EUROPE MALADE REPREND DES FORCES



DANS LE JARDIN DE L'ABBAYE-HOTEL DE SAN DOMENICO, A TAORMINA, JEAN-GUILLAUME BECK (LUXEMBOURG) FILME AVEC SA CAMERA D'AMATEUR SES PARTENAIRES DU BENELUX : LE BELGE SPAAK (AU CENTRE) ET LE HOLLANDAIS JOSEPH BEYEN.

DE NOS ENVOYÉS SPECIAUX
AU RENDEZ-VOUS DES SIX
JEAN MEZERETTE ET PIERRE VALS

LES autos-sirènes et les motos rouges de la « Strada Polizia » grondaient sur la route de Messine. Le Sicilien Gaetan Martino, brûlé de soleil, riait comme un acteur au fond de sa voiture.

Six ministres des Affaires étrangères — l'Europe — lui servaient d'escorte.

Jamais ses compatriotes, ses électeurs, n'avaient vu le héros du pays passer dans un tel équipage. On volait en Sicile : pour le député de Messine, pour le ministre des Affaires étrangères du gouvernement italien, les élections s'annonçaient bien.

Pinay était arrivé la veille de Rome où il avait rempli, à l'ombre de Saint-Pierre, l'un des plus beaux devoirs que la mairie de Saint-Chamond lui eût jamais confié en assistant à la béatification du Père Champagnat, le saint homme de la ville.

Le Luxembourgeois Jean-Guillaume Beck, avec ses flocons paternalistes de moustache et de sourcils, avait débarqué à Taormina, via Pompéi et Syracuse, avec une camera de 16 millimètres : il avait l'intention de tourner dans les buissons de la Conférence, en marge de la « relance européenne », un film en couleurs pour ses petits-enfants.

Spaak avait son visage de croisière, rond, épanoui, ensoleillé. Il s'était arrêté en chemin à Naples et Palerme. Il avait un maillot de bains dans sa valise.

Seul Beyen, Hollandais strict et bourgeois, ingénieur l'une Europe qu'il traduit en équations économiques, avait l'air d'un monsieur qui va s'asseoir autour d'un tapis vert pour parler, non plus ciel bleu, vacances, site enchanteur, mais acier, charbon, blé flamand, beurre d'Europe, électricité, transports, pile atomique, marché commun, échange et production.

Quant au chancelier Adenauer, il avait envoyé pour le représenter le modeste Hallstein, son secrétaire d'Etat. Il était entre deux invitations, l'une à Washington, l'autre à Moscou, qui soudain faisaient de l'Allemagne, une fois de plus, l'arbitre de la situation mondiale et rendaient à ses yeux dérisoire et déjà dépassée cette petite conférence de Messine où les Six s'étaient donné rendez-vous pour essayer de remettre en marche la machine souffreteuse, vieille avant d'avant d'être rodée, de l'union européenne.

Ils avaient devant eux un problème d'apparence mineure : entériner la nomination de René Mayer à la

(Suite page 20.)

PAR MICHEL CLERC

Spaak détient la clé de l'avenir atomique

(Suite de la page 19.)

place de Jean Monnet comme président du pool acier-charbon. Et puis un problème capital, le vieux casse-tête européen : comment étendre l'intégration économique de l'Europe, comment englober dans un tout organique non plus seulement l'acier et le charbon, mais les transports, l'électricité, le pétrole, l'énergie atomique, les ressources vitales et les débouchés, le sang et les artères des six nations qui depuis cinq ans parlent d'union en se racontant mutuellement la vieille fable européenne et restent pourtant séparées les unes des autres par le grillage séculaire des douanes, des égoïsmes nationaux, des préjugés et des superstitions : par ce réseau de cicatrices irritées qu'on nomme les frontières.

Il n'était pas mauvais que le « rendez-vous de la relance » eût une allure bon enfant, que Gaetan Martino eût demandé à ses copains de la République française, de la République allemande et du Benelux, de lui donner par leur seule présence au moment des élections sicilienne le coup de main du prestige, que Pinay transportât avec lui les rêves de Saint-Ghamond, et Jean-Guillaume Beck une caméra de 16 mm. En passant par le chemin des écoliers, l'Europe buissonnière avait quelque chance d'échapper à sa prison d'ennui, à cette profonde ornière technocratique, où les experts depuis cinq ans l'ont enfermée. Si l'Europe ne s'est pas faite, ce n'est pas seulement parce qu'il aurait fallu braver des intérêts puissants, rompre des traditions enracinées, vaincre la peur des gouvernements intimidés par leurs opinions nationales. C'est parce que les « experts » n'ont su trouver entre la C.E.D., la C.E.C.A., l'O.E.C.E., qu'un alphabet sans âme pour exprimer une nécessité qui n'était pas seulement matérielle ou politique, mais aussi sentimentale. Jean Monnet disait : « De grands marchés continentaux ont été institués en particulier aux Etats-Unis et en Russie. Un marché tel que le marché américain emploie la puissance de l'industrie dans la mesure la plus large. Il encourage de vastes affaires aptes à soutenir la concurrence et les méthodes commerciales efficaces. En comparaison, les Européens ont travaillé dans des limites exigües de 10 à 50 millions de personnes. Dans une Europe divisée en petites nations, les énergies européennes n'ont pas trouvé les débouchés qui leur étaient nécessaires. »

Cette analyse illustrée de statistiques et de courbes conduisait logiquement à demander les Etats-Unis d'Europe. Mais elle n'exerçait *sentimentalement* aucun appel sur l'imagination : elle restait froide, morte. Les Français se disaient : « Quand je roulerai en voiture italienne, quand les ouvriers hollandais boiront du bordeaux, nous saurons qu'il y a quelque chose de changé. »

Il y avait pourtant, depuis le pool acier-charbon, quelque chose de changé : entre six pays pionniers, l'acier, le charbon circulent librement. En 1954, la quantité d'acier échangée à l'intérieur de la communauté s'était accrue de 75 % et la quantité de charbon avec 250 millions de tonnes, le record de l'après-guerre, avait augmenté de 25 %.

Le laboratoire européen fonctionnait, mais il fonctionnait à coups de chiffres. Ce qui se passait à Luxembourg demeurait aussi impénétrable au public qu'une réaction chimique à l'intérieur d'une éprouvette. L'explosion européenne ne se produisait pas. Elle se déroulait en chambre. Loin des lecteurs de journaux. Loin des parlements. Les hommes de Luxembourg, Jean Monnet en tête, menaient leur entreprise par-dessus les politiciens ; de là leur solitude et, politiquement, leur échec.

A 4 heures du matin, la colère de Pinay fait naître le pool nucléaire européen

L'EUROPE avait besoin de cartes postales.

Le conclave sicilien, à cet égard, aurait pu n'être pas inutile. A l'aube du 3 juin dans l'ancienne abbaye dominicaine de Taormina, au-dessus d'un cloître et d'un jardin peuplé d'orangers, les Six, après une âpre nuit blanche arrosée d'eau minérale, avaient dû se retirer sans rien conclure. Il était 4 heures du matin. L'Etna fumait dans la brume, les carabiniers à bicornes empanachés de plumes bleues, bâillaient d'ennui devant les portes cadenassées de la conférence. Pinay, lié par son gouvernement et les réticences gaullistes, ne pouvait pas s'engager. Hallstein n'était plus que le porte-parole d'une Allemagne qui tournait la tête vers ses frontières orientales et pensait son destin en termes d'unité allemande. Spaak se refusait à livrer au pool atomique de l'Europe — le futur « centre européen de l'énergie nucléaire » — les clés (jusqu'ici réservées aux dollars américains) des mines d'uranium du Congo belge.

Alors devant ce réveil des préoccupations nationales et cet effondrement du rêve européen, il y eut un sursaut. Ce fut Pinay, le rose de la colère inondant son front, qui dit à Spaak :

« Vous parlez de tout mettre en commun, mais en même temps vous traitez avec les Etats-Unis pour l'uranium du Congo. Or, vous le savez, l'Europe est en train d'épuiser son pétrole, son char-

bon, son électricité. Le moment est-il bien choisi pour qu'elle abandonne à d'autres son minerai atomique ? »

Seule des Six, la Belgique dispose d'une formidable réserve d'uranium. Seule des Six, elle peut jeter dans la corbeille du mariage européen la dot nucléaire. Bayen enchaîna sur Pinay :

« Si nous n'arrivons pas à nous accorder sur ce point fondamental nous ne serons bientôt plus que des nations de second rang et parler de l'Europe deviendrait académique. »

La question du Congo fut réservée, mais les Six tombèrent d'accord. Le « pool européen de l'énergie nucléaire » pourrait être une réalité dès le 1^{er} octobre. Cela veut dire qu'une autorité suprême, armée d'un pouvoir « supranational » (vocable aujourd'hui passé de mode), groupera pour les six pays les ressources, les recherches, la production, l'exploitation de l'atome européen.

Chacun des Six avait devant lui un planisphère où figuraient les 76 centres d'énergie nucléaire du monde entier : mines d'uranium, piles en fonctionnement, piles en construction. Sur ces 76 centres, l'Amérique en détient 33, l'Angleterre 19, l'U.R.S.S. 10. L'Europe est presque en dehors de la course : la France dispose de 4 piles dont 2 à Marcoule dans le Gard. Chaque pays du Benelux en construit une. Seul le Congo avec les gigantesques usines de Shinkolobwe (Haut-Katanga) peut lui donner l'impulsion.

Mayer : la France ne peut absorber plus d'une dose de supranationalité par génération

LES Six maintenant s'étaient retirés dans leurs cellules autrefois monacales qui à l'abbaye de San Domenico leur servaient de chambres. Celle de Pinay était nue, blanche et surplombait par 200 mètres, derrière un balcon de fer forgé, une éblouissante flaque de lune : la mer Ionienne.

Le conclave s'était terminé sur un compromis et sur un nom. Le compromis consistait à renvoyer les questions épineuses — celle du marché en commun — à la sagesse d'experts qui ont toute la vie devant eux pour faire l'Europe. Le nom, celui de M. René Mayer, était garant tout à la fois de compétence, de considération, et de sens politique. Jean Monnet avait une vertu qui était aussi peut-être son principal défaut : il s'était libéré presque à l'excès des préoccupations nationales. De tous les Européens il était celui qui réussissait à ne plus penser « français », « allemand » ou « italien », qui se considérait aussi indépendant du gouvernement français que des cinq autres gouvernements de la communauté. Monnet était le président de la C.E.C.A. (Communauté européenne du charbon et de l'acier), l'Angleterre avait accrédité un ambassadeur auprès de lui, et quand Eisenhower l'avait reçu en 1953, Washington lui avait réservé l'accueil que l'Amérique fait aux hommes d'Etat. Le jeune Français qui voici quarante ans était allé au Canada pour vendre le cognac familial aux chasseurs de fourrures, était devenu au seuil de sa soixante et onzième année, après une carrière hors de France, celui que les Américains appellent : « Monsieur Europe ».

Mais « Monsieur Europe » était en avance sur son propre pays. Le 10 novembre dernier il avait annoncé sa démission : le gouvernement français n'allait pas assez vite à son gré. Mais au lendemain du 20 mai, après que le Benelux eut pris l'initiative de « relancer l'Europe », Monnet écrivit une lettre aux six gouvernements — à celui de M. Edgar Faure comme aux autres — pour reprendre sa démission. Son attitude était européenne. Elle était logique. Elle l'était à l'excès.

En proposant René Mayer, le gouvernement français a marqué sa préférence pour un comportement plus souple et plus politique. L'ancien auditeur au Conseil d'Etat a fait sa carrière dans les affaires privées avant d'entrer au Parlement. Il sera moins absolu que M. Monnet et ne cherchera pas à précipiter le cours des événements. Monnet avait une formule : « L'Europe doit être constamment en charge. » Il avait un slogan : « Les Etats-Unis d'Europe ou la misère. » A ces maximes trop catégoriques, René Mayer oppose un diagnostic qui commande, non la hâte, mais la pondération : « La France, dit-il, ne peut absorber plus d'une dose de supranationalité par génération. »

Elle a absorbé le pool acier-charbon, elle a rejeté la C.E.D., elle marque le pas avant d'aller plus loin.

Entre ces deux hommes, entre ces deux formules, la conférence de Messine a proposé une nouvelle et modeste étape. Sur la carte postale de Taormina, le décor provisoire du phalanstère européen pouvait rappeler aux esprits sensibles les heures — qui sont déjà les heures héroïques — où Schuman, Adenauer et Gasperi jetaient les premières bases de l'Europe comme s'ils avaient jeté les bases d'un nouvel ordre chrétien. Mais à 50 kilomètres de là, dans la nuit de Messine, les haut-parleurs communistes hurlaient leur mépris de la démocratie chrétienne. Ce qui n'empêchait pas Martino de gagner ses élections : il appartenait au parti libéral.

Michel CLERC



PINAY REFUSE DE PRENDRE LES RENES D'UNE CHARRETTE SICILIENNE. ENTRE LES CONFERENCES, IL NE QUITTAIT GUERE LA CHAMBRE 205 OU IL TRAVAILLAIT EN BRAS DE CHEMISE.